

# Hooliganisme : un phénomène pluriel

**Nicolas Hourcade**

Professeur agrégé de sciences sociales à l'École centrale de Lyon.

Le hooliganisme est aujourd'hui considéré comme l'un des principaux maux auquel le football professionnel doit faire face. Dans le sens commun, la notion de hooliganisme renvoie aux comportements violents des supporters. Cependant, son utilisation est confuse et laisse penser que ce phénomène est uniforme et stable, alors que les incidents causés par des supporters sont de natures diverses, que leurs formes varient dans l'espace et dans le temps et que les individus considérés comme hooligans ont des profils pluriels. Ce texte propose une déconstruction de cette notion et une mise en évidence des différents problèmes qu'elle recouvre.

## Du hooliganisme à la diversité des incidents

Le terme « hooligans » apparaît au début du XX<sup>e</sup> siècle, en Angleterre puis en Europe de l'Est. Il désigne alors des voyous au comportement asocial, indépendamment d'un quelconque contexte sportif. Son utilisation dans le monde du football date des années 1960, quand des groupes de jeunes supporters britanniques se mettent à causer des incidents de manière récurrente. Ces fans violents sont qualifiés par les médias de « thugs » (voyous) ou de « football hooligans », nom qu'ils finissent par s'approprier. Dans les années 1970 et 1980, du fait notamment de l'essor des compétitions internationales, les hooligans britanniques font des émules sur le continent et la violence se répand autour des stades européens.

Le qualificatif de « hooligans » entre dans le langage commun avec le drame du Heysel. Le 29 mai 1985, ce stade bruxellois accueille la finale de la Coupe

d'Europe des clubs champions opposant Liverpool à la Juventus de Turin. Peu avant le match, les assauts menés par des fans anglais dans une tribune proche de la leur, occupée par des spectateurs belges dont de nombreux amateurs de la Juventus, créent un mouvement de panique mal géré par la police qui redoute un envahissement de terrain. 39 personnes perdent la vie, devant les caméras de télévision. Ce drame provoque un profond traumatisme en Europe. À partir de cette date, la violence des supporters devient un problème social majeur et le terme « hooligans » est accolé aux supporters de football violents.

Cependant, quand pouvoirs publics et médias présentent les statistiques du hooliganisme, ils agrègent en fait tous les comportements des supporters répréhensibles au regard des lois relatives à la sécurité des manifestations sportives. Ainsi, le hooliganisme rassemble des faits très différents comme les insultes, les banderoles outrancières, l'allumage d'engins pyrotechniques, l'abus d'alcool, la consommation de drogues, les injures racistes, les jets de projectiles, les outrages aux forces de l'ordre ou les violences physiques. À côté de violences extrêmement graves, une masse de faits relativement mineurs sont commis par des fans qui sont loin de tous correspondre à l'image de voyou qui leur est accolée. Par exemple, l'analyse des données du ministère français de l'Intérieur montre, sur la période 2006-2010, qu'à côté d'un noyau dur de « délits graves et de crimes » (4 % des faits répertoriés), plus des trois-quarts des incidents constatés autour des matchs de football professionnel sont des « attitudes proscrites d'un impact limité sur l'ordre public », les 20 % restants constituant des incidents d'une gravité intermédiaire<sup>1</sup>. L'un des problèmes récurrents dans les stades consiste en l'usage d'engins pyrotechniques que certains supporters considèrent comme festifs, mais que les autorités entendent bannir du fait de leur dangerosité.

Même en centrant le regard sur les violences physiques des supporters, il apparaît que leurs formes ont évolué à partir des années 1960-1970. Pour mettre en évidence ces modifications, une distinction est fréquemment établie entre violence spontanée et violence préméditée<sup>2</sup>. La première advient de façon subite et imprévue. Provoquée par une défaite, une erreur d'arbitrage ou la rencontre fortuite de fans adverses aux alentours du stade, elle existe depuis les débuts du football et perdure. La seconde s'est, elle, développée à partir des années 1960, d'abord autour du football anglais puis dans toute l'Europe. Elle est le fait de groupes qui vont au stade avec l'idée qu'ils peuvent s'y battre et qui, éventuellement, organisent ces violences. Les incidents autour des stades de football professionnel sont aujourd'hui principalement causés par des groupes de supporters qui pratiquent une violence préméditée, plus ou moins planifiée selon les cas.

1. Nicolas Hourcade, « Principes et problèmes de la politique de lutte contre le hooliganisme en France », *Archives de Politique Criminelle*, n° 32, A. Pédone, 2010, pp. 123-139.
2. Kris Van Limbergen, « Aspects sociopsychologiques de l'hooliganisme », *Pouvoirs*, n° 61, Presses universitaires de France, 1992, pp. 117-130.

## Les évolutions des violences

Du fait de l'amélioration des dispositifs de sécurité, les incidents liés aux aléas de la compétition sportive (envahissements de terrain, violences envers l'équipe adverse ou l'arbitre, etc.) sont devenus rares en Europe occidentale. Les violences à l'encontre des joueurs et des dirigeants du club soutenu se sont, en revanche, développées ces dernières années, mais ont, elles aussi, été largement canalisées. Quant aux bagarres entre supporters rivaux, elles ont d'abord eu lieu dans les stades ou à leurs abords immédiats. Au fur et à mesure que les autorités sportives et politiques sont parvenues à sécuriser les stades puis leurs alentours et à empêcher les confrontations, deux nouvelles formes de violences sont apparues.

D'une part, les accrochages entre supporters et policiers ou stadiers – ces agents de sécurité privée implantés dans les stades – se sont multipliés, au point que les incidents opposent aujourd'hui surtout des supporters aux forces de l'ordre qui les encadrent. D'autre part, les violences entre supporters se sont déplacées dans l'espace et dans le temps. En particulier, les supporters les plus radicaux planifient désormais leurs affrontements pour échapper à la police. Ces bagarres, appelées *fighths*, impliquent des groupes en nombre équivalent et se déroulent dans des lieux éloignés des stades, à des dates parfois indépendantes du calendrier sportif.

Depuis quelques années, les médias français aiment évoquer ces *fighths*, au point de surestimer un phénomène qui se limite à de petites dizaines de spécialistes et dont l'ampleur est beaucoup moins importante qu'en Pologne ou en Russie. De plus, les journalistes tendent à parler de *fight* quelle que soit la nature des violences, amalgamant ainsi des violences planifiées ou non, consenties par les deux parties ou non, se déroulant à l'occasion d'un match ou non, etc. Le drame de Paris Saint-Germain (PSG) – Hapoël Tel Aviv, en novembre 2006, a révélé ces confusions. Alors qu'un supporter de l'équipe israélienne était poursuivi aux abords du stade par un groupe de fans parisiens dont certains avaient vraisemblablement des motivations racistes, un policier s'est interposé et a maladroitement fait usage de son arme, tuant l'un des assaillants. Les jours suivants, plusieurs hooligans parisiens se sont exprimés dans les médias en présentant leur violence comme opposant des groupes d'individus consentants et en nombre équivalent, ce qui est bien différent de la tentative de lynchage de PSG – Hapoël Tel Aviv.

---

### Les violences entre supporters se sont déplacées dans l'espace et dans le temps

---

## La diversité des acteurs violents

Deux types principaux de supporters radicaux doivent également être distingués : ceux qui se définissent eux-mêmes comme hooligans et ceux qui se considèrent comme ultras. Ils se différencient par leurs modes d'organisation, leur relation au football et leur rapport à la violence. Les hooligans autoproclamés sont avant tout préoccupés par la recherche de la confrontation violente avec leurs homologues adverses ou avec les forces de l'ordre. Ils s'investissent peu dans l'ambiance au stade et la vie du club. Au contraire, ceux qui se présentent comme ultras s'impliquent dans le soutien au club et expriment leur avis critique sur les transformations de leur club et du football. Tandis que les hooligans forment des bandes informelles et secrètes, les ultras se structurent en associations dont les membres paient une cotisation et les porte-paroles dialoguent avec les dirigeants du football et interviennent dans les médias<sup>1</sup>.

Alors que la violence constitue le cœur de la pratique des hooligans, elle n'est qu'un moyen d'action parmi d'autres pour les ultras. La violence des hooligans est ouvertement offensive alors que celle des ultras est toujours présentée par ses acteurs comme défensive, comme une réaction à un événement antérieur. Dans le monde ultra, la place de la violence est ambiguë. Elle est marginale, dans la mesure où elle ne concerne qu'une minorité de membres et où elle est relativement rare. Elle est centrale, en ce sens qu'elle ne peut être récusée et qu'elle permet de trancher les conflits. Les ultras tiennent à limiter la violence afin de ne pas

### L'usage des termes « hooligans » et « ultras » est confus

se couper des autres supporters – leur objectif premier étant d'animer le stade – et d'être considérés comme des interlocuteurs par les dirigeants. Ils ne parviennent cependant pas à l'exclure, car ils craignent de perdre alors toute radicalité. Ceux qui se considèrent comme ultras tendent à refuser les *fight*s arrangées par les hooligans, tout en appréciant affronter leurs rivaux autour du stade ou sur le trajet y menant. La violence des ultras est préméditée, en ce sens qu'elle fait partie de leur répertoire d'actions et qu'elle est parfois anticipée, mais elle n'est pas aussi organisée que celle des hooligans.

Ainsi, certains supporters violents acceptent le qualificatif de « hooligans », quand d'autres, comme les ultras, le refusent. Dès lors, l'usage des termes « hooligans » et « ultras » est confus. Ils sont employés tantôt comme synonymes pour évoquer les supporters violents, tantôt comme désignant des types de groupes différents. C'est pourquoi il est nécessaire de fixer le sens des mots. Comme la plupart des sociologues spécialistes du sujet, nous distinguerons deux types de supporters extrêmes acceptant le recours à la violence – les ultras et les hooligans – afin de mettre en évidence les fortes différences dans leurs logiques d'action. Et nous rassemblerons les uns et les autres sous l'expression « supporters

1. Voir Christian Bromberger, *Football, la bagatelle la plus sérieuse du monde*, Paris, Bayard, 1998.

extrêmes» pour pointer leurs points communs. En effet, les frontières entre leurs mondes sont poreuses. Des ultras et des hooligans s'allient parfois pour des actions communes. Des individus passent d'un type de groupe à un autre ou jouent à un moment donné sur les deux registres.

## Qui sont les supporters extrêmes ?

Ultras comme hooligans sont, pour l'essentiel, des jeunes hommes ayant entre 16 et 35 ans, quelques supporters plus âgés continuant de s'impliquer, parfois en dirigeant les troupes. Les filles sont significativement plus présentes parmi les ultras, allant jusqu'à représenter 15 à 20 % de certains groupes. Les supporters extrêmes sont issus de milieux sociaux variés, principalement des catégories populaires et moyennes. Si, comme le postulent les représentations qui leur sont attachées, certains sont dans des situations sociales difficiles et / ou évoluent dans des milieux où l'usage de la force est largement accepté, tous sont loin de correspondre à ces clichés. Beaucoup sont bien insérés socialement et n'ont recours à la violence que dans ce contexte particulier.

Les supporters extrêmes sont souvent vus comme prenant le football comme simple prétexte pour y importer leur agressivité. En fait, la plupart d'entre eux ont une double passion : d'une part, pour le football et leur club et, d'autre part, pour leur groupe de supporters. Cependant, l'évolution du hooliganisme vers des formes plus organisées, via les *fights*, s'est accompagnée de l'apparition, parmi les hooligans, d'une frange de professionnels de la violence qui se désintéressent du football, ce qui n'était pas le cas des premiers hooligans.

L'image de « fachos » souvent accolée aux supporters extrêmes n'est pas forcément justifiée. Elle l'est dans la mesure où l'extrême droite peut trouver dans les groupes de supporters extrêmes des lieux d'expression, d'autant que ces deux milieux partagent certaines valeurs : chauvinisme, sens de l'honneur, valorisation de la force physique, culte de la solidarité interne, etc. Pour autant, les entreprises de récupération des supporters extrêmes par les groupes nationalistes sont loin d'être toujours couronnées de succès : plus que de la manipulation des uns par les autres, des connexions plus ou moins étroites apparaissent entre des groupes de supporters et des milieux politiques<sup>1</sup>. Mais cette image est loin d'être toujours pertinente, parce que de nombreux groupes de supporters extrêmes ne sont pas marqués à l'extrême droite, refusent toute étiquette politique, voire se définissent comme antifascistes ou antiracistes précisément pour lutter contre les volontés d'implantation de l'extrême droite dans les stades. Globalement, l'extrême droite est plus présente parmi les hooligans que chez les ultras et

1. Nicolas Hourcade, « L'engagement politique des supporters "ultras" français », *Politix*, n° 50, Hermes Science, 2000, pp. 107-125.

plus vivace à l'Est qu'à l'Ouest, mais des groupes ultras fascistes occidentaux se manifestent également.

Pour ces supporters extrêmes, la violence fait sens car ils estiment important de « faire respecter » l'« honneur » et l'« identité » de leur club et de leur groupe, qui représentent pour eux des éléments essentiels d'identification. Elle découle également d'une recherche d'excitation. L'objectif des bagarres est généralement de l'emporter sur l'adversaire et non de le blesser gravement. La violence est codifiée et même si les règles informelles ne sont pas toujours respectées et les risques bien plus grands que ce que supposent les acteurs, ce cadre commun permet, la plupart du temps, de limiter les conséquences. Néanmoins, certains conflits dépassent ce cadre régulé et se transforment en haines profondes et parfois meurtrières, comme celui entre les tribunes parisiennes Boulogne et Auteuil, qui s'est achevé par la mort d'un supporter en 2010.

## Comment lutter contre les violences ?

Plutôt que de parler de manière univoque d'un hooliganisme, il vaudrait mieux évoquer des hooliganismes, qui prennent des formes diverses et revêtent des significations variées. La lutte contre les débordements des supporters ne peut donc ni suivre des solutions miracles, ni adopter des modalités uniques. Néanmoins, elle est confrontée à quelques grandes interrogations.

D'abord, le football est-il victime ou coupable ? Évidemment, le contexte social et politique joue sur les formes et l'ampleur des violences qui s'expriment autour des matchs. Cependant, l'opposition manichéenne, très répandue,

**Plutôt que de parler de manière univoque d'un hooliganisme, il vaudrait mieux évoquer des hooliganismes**

entre les « bons » supporters, qui aimeraient le football et se comporteraient correctement, et les « mauvais », qui se moqueraient de ce sport et ne chercheraient que la violence, ne correspond que très imparfaitement à la réalité. Beaucoup de fans sont « bons » et « mauvais ». De plus, le football a une part de responsabilité en ce sens qu'il crée des

oppositions et offre ainsi un espace où des antagonismes peuvent s'exprimer. Si la violence des supporters touche plus particulièrement le football, c'est parce que ce sport est, de loin, le plus populaire et qu'une tradition de violence préméditée s'y est développée. Elle s'exprime néanmoins aussi dans d'autres sports (basket, hockey sur glace), quand ceux-ci sont nationalement importants. La principale responsabilité du football réside donc dans la volonté qu'il manifeste – ou non – à agir contre les violences, en mettant en avant d'autres valeurs que la confrontation et en ne tolérant pas les débordements.

Si la fermeté à l'égard des comportements violents et racistes des supporters est fondamentale, la répression seule ne suffit pas. Les pays européens qui ont traité de manière convaincante ces problèmes ont associé une importante action

répressive à d'autres modalités. En Angleterre, les résultats les plus probants n'ont pas été obtenus quand le gouvernement Thatcher a déclaré la « guerre aux hooligans », mais quand les autorités sportives et politiques ont décidé de transformer le football dans les années 1990, notamment en rénovant les stades<sup>1</sup>. La « tolérance zéro » à l'égard des incidents s'est accompagnée d'une commercialisation du football, qui a permis d'offrir aux supporters un spectacle footballistique de qualité et de bien meilleures conditions d'accueil dans les enceintes. Néanmoins, cette transformation des stades s'est

---

### **Il faudrait ouvrir le débat sur le modèle français des stades et de gestion des supporters.**

---

accompagnée d'une hausse spectaculaire du prix des places et d'un remplacement partiel des classes populaires par les classes moyennes. L'Allemagne a choisi une autre voie : alors que les Anglais ont imposé les places assises, les Allemands ont rénové leurs stades en maintenant les gradins debout derrière les buts et en conservant des zones où le prix du billet est accessible au plus grand nombre. Ils ont aussi décidé d'allier répression et prévention sociale, en créant des dispositifs d'encadrement des supporters et de mise en relation des fans avec les autres acteurs afin de désamorcer les problèmes.

La France a récemment développé une politique constante de lutte contre le hooliganisme, qui souffre néanmoins de deux défauts principaux. Elle repose seulement sur une approche répressive, comme en témoignent les recours fréquents à des interdictions de déplacements de supporters, et ne fait pas suffisamment de distinctions entre les faits commis selon leur gravité. Les autorités sportives et publiques nationales ne tentent guère de construire un dialogue constructif avec les fans et de favoriser le développement de formes positives de supportérisme. Elles ne développent pas des approches préventives, qui pourraient permettre de gérer notamment la masse des faits mineurs relevés autour des stades. Elles ont tendance à s'en prendre frontalement aux ultras, aujourd'hui bien implantés dans les stades, au risque de les radicaliser, au lieu de distinguer leurs différents comportements et de les inciter à mettre l'accent sur les aspects positifs de leurs pratiques et à délaisser la violence.

## Vers un modèle anglais ou allemand ?

Alors que la France rénove ses enceintes, en particulier dans la perspective de l'Euro 2016, il faudrait ouvrir le débat sur le modèle français des stades et de gestion des supporters. Souhaitons-nous tendre vers un modèle anglais, qui écarte une partie des catégories populaires et qui ne peut être viable en France, où la passion est moindre, que si la qualité du spectacle est au rendez-vous ? Le PSG suit largement ce modèle : avec l'aide des pouvoirs publics, il a fait disparaître

1. Voir Patrick Mignon, *La passion du football*, Paris, Odile Jacob, 1998.

les groupes de supporters du Parc des Princes et traite désormais ses spectateurs plus comme des clients que comme des fans. Grâce à la puissance financière de son actionnaire, il attire des stars et remplit son stade. Mais ce modèle est difficilement transposable ailleurs, où les moyens financiers, tant des clubs que des publics, ne sont pas les mêmes.

Où désirons-nous tendre plutôt vers l'approche allemande, qui essaie d'intégrer positivement les supporters tout en maîtrisant les violences, mais qui n'est pas à l'abri de débordements occasionnels – comme des envahissements de terrain lors de matchs à fort enjeu –, puisque les franges les plus passionnées du public demeurent dans le stade – alors qu'en Angleterre, elles sont désormais dans les pubs? Il ne s'agit évidemment pas d'importer mécaniquement des méthodes étrangères, mais de s'en inspirer pour élaborer une politique globale, jouant sur différents leviers (répression, anticipation des risques, prévention sociale, dialogue avec les supporters, etc.) et convenant à la situation française. ■